



**HAL**  
open science

# La Commune de 1891. Louise Michel, l'histoire et le possible

Claude Rétat

► **To cite this version:**

Claude Rétat. La Commune de 1891. Louise Michel, l'histoire et le possible. Humanisme, 2021, "La Commune de Paris, une mémoire vivante", 331, pp.68-72. hal-03787006

**HAL Id: hal-03787006**

<https://hal.science/hal-03787006v1>

Submitted on 23 Sep 2022

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

Claude Rétat, « La Commune de 1891. Louise Michel, l’histoire et le possible »

Article publié dans *Humanisme*, n° 331 (consacré à « La Commune de Paris, une mémoire vivante »), mai 2021, p. 68-72.

## **La Commune de 1891 Louise Michel, l’histoire et le possible**

### ***La Commune de 1891***

Ce n’est pas une coquille, ami lecteur, amie lectrice, tu as bien lu : la Commune de 91, quatrevingt-onze.

— Plaît-il, amie autrice, c’est la Commune de 71. Mars-mai 1871. Sinon on ne célébrerait pas le cent-cinquantième. 150 ans, c’est marqué sur la couverture d’*Humanisme*, et un peu partout.

— Certainement... En 1891 toutefois, ce furent les vingt ans de la Commune de 71. Et pour son vingtième anniversaire, la Commune revient et s’installe victorieusement à Paris, puis dans le monde. Peut-être même au-delà...

— Ah, ah, première nouvelle ! (*À part* :) Au secours !

— ...C’est du moins ce que raconte une communarde qui avait vingt ans de plus, Louise Michel, dans son roman *La Chasse aux loups*, une uchronie (un « rêve », dit le dernier chapitre). Le

roman paraît en 1891, en feuilleton, de mars à mai exactement<sup>1</sup>. L'intrigue aussi prend place en 1891 : grève générale, plus de charbon, les lumières de la ville s'éteignent ; l'armée, qui a pour livre de chevet *Biribi* (le roman antimilitariste de Georges Darien, paru en 1890), met fusil bas et passe du côté des révoltés et des peuples colonisés ; Paris, Londres, Berlin, toute l'Europe, la Russie des moujiks se soulèvent, les femmes se lèvent... Bref, *La Chasse aux loups* fait dévier le récit historique pour raconter l'histoire telle qu'elle n'est pas, pour mettre une histoire, une fiction, à la place de l'histoire effective. Et cette histoire fictive du présent de la romancière, c'est que 1891 voit l'avènement de 1871 et le triomphe de la Commune, bien au-delà de Paris. Le présent tel qu'il pourrait être si...

### ***La Commune victorieuse, si...***

D'abord, si les erreurs de 1871 ne se répètent pas. En mettant en scène le retour de la Commune, Louise Michel livre une analyse implicite du passé. Jean-Baptiste Clément affirmait dans *La Revanche des communeux* « ne considérer les soixante-douze jours de la Commune que comme un apprentissage » afin, « à l'avenir », de « passer maîtres en révolution<sup>2</sup> » : l'avenir de Clément est le présent de *La Chasse aux loups*.

Le diagnostic est topique : la Commune de 1871 a péri du fait de ses tergiversations, elle a trop parlementé... Dès les mois qui suivirent son retour de déportation en Nouvelle-Calédonie, Louise Michel s'enthousiasme pour les nihilistes russes qui assassinent le tsar, par opposition à un « nous », qui ne sait que

---

<sup>1</sup> Louise Michel, *La Chasse aux loups*, éd. critique par Claude Rétat, Paris, Classiques Garnier, 2018 [2015].

<sup>2</sup> Jean-Baptiste Clément, *1871, La Revanche des communeux*, Paris, Jean Marie, 1886-87 (2<sup>e</sup> éd.), p. 118.

« discourir », « une misérable race d'avocats<sup>3</sup> ». *La Chasse aux loups* est un roman du terrorisme (dans le contexte de la propagande par le fait) et voit dans les anarchistes les enfants de la Commune. Le diagnostic attribue aussi à la Commune de 71 une erreur généreuse et fatale : sa modération, sa douceur. Le thème doit à Marx<sup>4</sup>, mais plus particulièrement ici à Jean-Baptiste Clément, qui, en réponse au cliché du communard sanguinaire, développe longuement l'aspect humain et compassionnel de son témoignage : « on se sentait attendri », « empoigné », « on n'est pas de bois » et on laisse filer l'ennemi en détresse<sup>5</sup>. Élément central dans *La Chasse aux loups* : si la Commune passée n'a pas su être impitoyable comme l'était la partie adverse, le remède a pour nom « l'arrachement du cœur ». Au moment où se prépare l'inauguration solennelle (le 5 juin 1891) de la basilique du Sacré-Cœur de Montmartre, qui à sa manière célèbre un contre-anniversaire de la Commune, Louise Michel brandit le cœur arraché du ou de la révolutionnaire. Cela veut dire, explique-t-elle, qu'il faut non seulement « savoir mourir » (en braves et en martyrs, comme le firent les communards de 71), mais « savoir tuer », en surmontant sa sensibilité, tels sont les derniers mots du roman, sous forme de leçon adressée aux « camarades ».

### ***Un autre si...***

L'autre condition repose sur le sens que l'on donne à la notion de victoire. Qu'est-ce que triompher ? Pour Louise

---

<sup>3</sup> Louise Michel, *Mémoires*, 1886, Paris, Gallimard, « Folio », 2021, p. 435-436 (dossier).

<sup>4</sup> Louise Michel, *La Commune* [1898], Paris, La Découverte, 2015, nouvelle éd. par Éric Fournier et Claude Rétat, p. 43.

<sup>5</sup> Jean-Baptiste Clément, *op. cit.*, p. 145-161.

Michel, pas de Commune victorieuse *si* elle ne dépasse pas les frontières ; elle le redira dans *La Commune*, en 1898. Dans le roman elle va plus loin : pas de Commune victorieuse à moins d'être universelle : internationale, mondiale... interstellaire<sup>6</sup>. À la fin de *La Chasse aux loups*, l'axe de la terre semble se redresser dans l'espace. *Le Monde nouveau* (roman de 1888) s'achève sur une vision au télescope :

Qu'est-ce que cela ?

Des signaux, c'est l'Internationale des globes qui commence.

[...] Attention, nous allons répondre<sup>7</sup>.

Tout se tient pour une Louise Michel profondément romantique : on ne peut pas fragmenter le monde. À « monde nouveau », ambition maximale. Commune et unité du grand tout sont liées.

### ***Encore un petit si...***

Une autre condition encore s'impose, sur un autre plan. L'objet « Commune victorieuse » présuppose, tout simplement, que l'on puisse (peut-être que l'on ose) le *penser*. Cela signifie penser l'histoire hors d'un discours historique univoque, faire place à cet objet spécifique : Commune et monde nouveau. Il ne s'agit plus seulement d'analyser le fait historique « Commune de 1871 », mais de prendre du champ par rapport aux cadres mentaux. Louise Michel prend du champ, indiscutablement, par le roman, par le rêve, par l'« uchronie ». Ce dernier terme intitule, en 1876, un ouvrage du philosophe Charles Renouvier : *Uchronie (L'utopie dans l'histoire), esquisse historique apocryphe*

<sup>6</sup> Claude Rétat, *Art vaincra ! Louise Michel, l'artiste en révolution et le dégoût du politique*, essai, Saint-Pourçain-sur-Sioule, Bleu autour, 2019, p. 27 et suiv.

<sup>7</sup> Louise Michel, *Trois romans*, éd. par Claude Rétat et Stéphane Zékian, Lyon, PUL, 2013, p. 384.

*du développement de la civilisation européenne tel qu'il n'a pas été, tel qu'il aurait pu être. Supposer que ce qui est pourrait être autrement bat en brèche intrinsèquement, explique Renouvier, le préjugé selon lequel seul ce qui est peut être, ou encore l'illusion commune selon laquelle l'état de fait est tel nécessairement. L'« histoire imaginaire » pose donc, « comme une vérité philosophique et de conscience, plus haute que l'histoire même, la réelle possibilité que la suite des événements [...] eût été radicalement différente de ce qu'elle a été par le fait. » Elle a pour effet de « nous faire penser », et de nous faire concevoir « une liberté humaine, réelle dans le passé qu'elle a fait et qu'elle aurait pu ne pas faire<sup>8</sup> ».*

En élaborant un récit qui tient de l'actualité « réelle » (1890-1891) mais qui rompt tout aussi évidemment les amarres avec cette réalité, en réinventant la trajectoire des événements, Louise Michel laisse apparaître sa méthode. L'écriture, par sa pente même (par des effets de mémoire, d'affects, etc.) et de manière plus ou moins délibérée, a vocation à malaxer, filtrer voire déformer un matériau historique : cependant, l'entreprise est ici beaucoup plus radicale. L'écriture de Louise Michel fracture notre rapport mental à l'état de fait : elle veut installer dans cette brèche, comme possible, comme pensable sous forme d'histoire et de récit, quelque chose d'*autre*, l'avènement d'un autre monde social, d'un autre monde tout court.

### ***Louise Michel au clavier***

Louise Michel évoque, dans ses *Mémoires*, l'admiration profonde qu'elle eut pour Eugène Pelletan, républicain ardent,

---

<sup>8</sup> Charles Renouvier, *Uchronie...*, Paris, Bureau de La Critique philosophique, 1876, p. iii, ix, xiv.

auquel elle envoyait ses manuscrits de jeunesse<sup>9</sup>. Dans *Le monde marche*, une sorte d'hymne au progrès publié en 1857-1858, Pelletan recourait à la métaphore musicale :

Eh ! Qu'importe après tout que la musique ne puisse ajouter une note à la gamme, si de cette gamme inflexible elle a su tirer, par la diversité de combinaison, une inépuisable richesse d'harmonie ?

Il en est de même du progrès. Il ne donne pas une note de plus à la gamme inviolable du type humain, seulement il module à l'infini un air toujours nouveau, sur le même registre<sup>10</sup>.

Entre le maître et le disciple, autour d'un même credo (le progrès), tout un monde s'ouvre. Là où Pelletan ne voit « pas une note de plus », Louise Michel creuse les intervalles, fascinée par les quarts de ton, c'est-à-dire par tout ce qui s'insinue entre les notes de nos conventions musicales. Des infinis s'ouvrent dans le sensible :

L'œil alors verra les nuances délicates qui échappent aux peintres ; l'oreille percevra entre les sons appréciables à la nôtre des gammes entières ; le bruit du vent, le quart de ton des anciens Basques, des Arabes et des peuplades océaniques du sud semblera des distances assez grandes pour comprendre un accord, et par opposition en degrés énormes on changera les gammes comme nous changeons de ton. (Décembre 1890)<sup>11</sup>

« Est-ce que le progrès a jamais eu la prétention de glisser dans le corps des sens imprévus ? », demandait Pelletan en 1857 : « Non, mais d'apporter aux sens existants plus de sensations<sup>12</sup> ». À rebours, toute l'œuvre de Louise Michel se dresse pour prophétiser un nouvel être humain (par rapport auquel nous serions ce que le singe est par rapport à nous), non seulement pourvu de sens plus développés mais de sens

<sup>9</sup> Louise Michel, *Mémoires*, 1886, *op. cit.*, p. 137.

<sup>10</sup> Eugène Pelletan, *Le monde marche*, Paris, Pagnerre, 1858 (2<sup>e</sup> éd.), p. 100.

<sup>11</sup> Claude Rétat, *Art vaincra !...*, *op. cit.*, p. 104-106, 233, *passim*.

<sup>12</sup> Eugène Pelletan, *op. cit.*, p. 99.

nouveaux (que nous ne pouvons pas plus imaginer qu'un aveugle ne peut concevoir les couleurs).

Bref, elle ne cesse, dans sa conception du monde, d'introduire l'idée de l'*autre* et du nouveau, impensable dans son détail mais pensable dans sa possibilité d'existence : partout, sous sa plume, l'épaisseur du réel devient poreuse à la croissance des possibles.

Entre l'uchronie qui déstabilise notre représentation de l'histoire (en injectant la possibilité de l'autre monde social) et le quart de ton qui déstabilise notre représentation de l'échelle musicale, même technique de brouillage des repères établis. Ce serait mal comprendre Louise Michel que de la percevoir seulement comme l'auteurice de pages d'histoire ou de témoignage historique sur la Commune. Son objet n'est ni de faire œuvre d'historien, ni de commémorer pour commémorer, ni même seulement de remémorer. Il est plutôt d'appeler la Commune, celle qui fut (l'appel des morts), celle qui viendra, celle qui, pour elle, désigne l'avènement d'un « monde nouveau », impensable dans sa nouveauté (« aveugles que nous sommes »), pensable dans sa potentialité d'avènement. L'objet de Louise Michel est de faire de la place, mentale, imaginaire, pour un objet fou (ou qui joue la folie pour apporter du sens), un objet qui crève nos capacités de représentations : ouvrir de la place mentale dans l'état de fait, faire craquer les cadres clos, tenir ouverte la place du différent et du nouveau. C'est dire l'importance de la littérature et de l'écriture dans son œuvre de femme engagée : pour Louise Michel, manier les mots, l'idée, l'imaginaire était agir à part entière.

